VISION.

—o—

Il faisait nuit déjà ; là bas vers l'Occident
L'étoile palpitait dans le soir pâlissant.
La campagne, immobile, et toute pleine d'ombre,
Semblait se recouvrir d'un épais manteau sombre
Que le vent, par moments, aurait fait onduler.
.....
Je levais. Je voyais des spectres défiler.
Je les voyais passer, fantastiques et pâles,
Tordant d'horribles bras sous l'effort des rafales,
Tous, les pauvres geignant, et les rois couverts d'or
Tous conduits par le Mal, et chassés par la Mort.
Ils s'approchaient tout près; je sentais leur haleine
Et leurs yeux convulsés me racontaient leur peine.
.....
Enfin l'horrible ronde a paru s'effacer.
Mais soudain j'entendis les feuilles frissonner;
Et leur murmure lent, dans cette heure confuse,
N'était plus de ces bruits dont l'oreille s'amuse,
C'était une prière, et c'était un sanglot,
C'était toute la terre aux genoux du Très Haut,
C'était l'âme des morts s'étendant sur la plaine,
Et c'étaient les vivants qui remuaient leur chaîne.

Mondanites.

Mme Cartwright Eustis et Mlle Mary Eustis sont de retour d'un séjour de plusieurs semaines au Mexique.

Mlle Julia Wogan et sa nièce Mlle Jeanne Wogan sont arrivées de l'Europe jeudi. Mlle Wogan qui a passé près de deux ans en Europe est au nombre des aimables débutantes de l'hiver.

M. Ernest De Vergès fait part du prochain mariage de sa fille Stéphanie avec M. John Jumonville, Jr, qui sera célébré en l'église Ste-Anne ce soir le 15 novembre Il n'y aura pas de cartes pour l'église mais les amis des deux familles sont priés sans autre invitation d'assister à la cérémonie religieuse qui aura lieu à 2:30 heures.

Le Colonel et Mme Hugues de la Vergne, leur mère Mme Charles Claudot et leurs enfants sont de retour de l'Europe où ils ont passé l'été.

M. et Mme James Nott et leur famille ont pris possession de leur nouvelle demeure 4122 rue Perrier entre Mareng et Milan.

M. et Mme Louis Durel annoncent les fiançailles de leur fille Sophie Anais à M. Tobin Herndon Greenwood. Le mariage sera célébré le 14 décembre à Grace Episcopal Church.

Mlle Edith Aiken est de retour de Caroline du Nord.

Mme Paul Dreux Chet qui a passé quelques semaines chez son père le Colonel Renshaw, est partie avec ses enfants dimanche dernier pour Galveston, Texas.

Les fiançailles de Mlle Caroline Grandjean fille de Mme George H. Grandjean, avec M. Albert Moréno de Pontchatoula, Louisiane sont officiellement annoncées. Le mariage sera célébré le 21 novembre à l'église Ste-Anne. Les amis des futurs époux sont invités à assister à la cérémonie qui aura lieu à une heure après midi.

Mercredi soir a eu lieu chez Mlle Marguerite Maginnis un "All Hallowe'en Party" auquel avaient été conviées un grand nombre de débutantes de l'hiver. La maison était décorée de palmes, de fougères, de fleurs jaunes et de guirlandes de smilax. Les jeunes gens ont pris part à toute sorte de jeux amusants entre autres la Course à l'Opéra dont les prix ont été gagnés par Mlle Evelyn Parlange et M. Lucas Moore. La soirée s'est terminée par un souper servi à minuit autour d'une table luxueusement décorée, au centre de laquelle se trouvait une énorme citrouille contenant des fruits. La salle à manger était éclairée par des "jack o lanterns" et des bougies. Parmi les personnes présentes se trouvaient Mlles Adèle et Janet Ford, Myra Walmsley, Lucie Claiborne, Nellie Ellis, Lillian Jung, Adèle Ford, Evelyn Parlange, Elsa Von Mysenberg, Adèle Penrose, Ruth Bush, Elizabeth Maginnis, Mary et Adèle Matthews, May Boullemet, Andrée Provosty, Ella Hardie, Alice Aldigé, Martha Gilmore, Anais Legendre, Lucie Vardell, MM Walter Claiborne, William McMillan, Charles Matthews, E. H. Keep, E. Layton, Hugh Krumbhaar, Walter Grima, Caswell Ellis, Irving Lyons, George Parham, Holcombe Aiken, Gilbert Dupré, M. Newhouse, E. Denis, P. Maginnis, M. Smith, Ernest Burgwyn, Harry Forsythe.

M. et Mme Frank R. Rawlins annoncent les fiançailles de leur fille Adèle avec M. Oscar J. Forstall.

M. et Mme Henry Beer sont de retour de l'Europe où ils ont passé plusieurs mois.

M. et Mme Albert Dazet, Jr, reçoivent des félicitations sur la naissance d'une fille.

Les fiançailles de Mlle Grace Handy à M. William Henry Griffin de New York sont annoncées. Le mariage aura lieu le vingt-huit novembre à Christ Church.

Le Docteur Mme Quitman Kohnke et leurs fils sont partis hier pour Hot Springs, Ark.

M. et Mme William Barclay sont de retour de la Passe Christian.

Dans le cadre fort élégant de salons gracieusement fleuris a eu lieu mardi soir le premier concert du "Polyhymnia Circle," dont la remarquable exécution a enthousiasmé l'auditoire d'élite réuni chez Mme Thérésa Cannon-Buckley, l'aimable et talentueuse directrice de ce cercle comprenant artistes et amateurs. Le programme qui débutait par "Moise Mourant" un chœur avec solos de soprano et baryton chantés par Mlle S. Daboval et M. G. Peyrat, était ainsi composé: "Romance Andalouse" de Sarasata, pour violon: le professeur R. Salomon ; "Idéal" de Tosti, chant: Mme G. Deléry ; "Mia Canzone" de Tosti, chant: M. A. H. Kernion ; "Vierge Sainte" de Missa, chant: Mlle O. Neyrey ; "Chant Hindoo" de Bemberg, cello: M. L. Fagret. "Ballade No 1" de Chopin: Mlle Ada Flotte ; "Les Deux Grenadiers" de Shumann, chant: M. Alf. Miester ; Unto Thy Heart" de Allitsen, chant: Mme A. Faure ; "Aria" de Bach, violon: M. R. Salomon ; "The Lost Chord," Sullivan, choeur final avec accompagnement par Mlle Mamye Moloney. En résumé, soirée très réussie, qui a laissé à tous les invités le souvenir de l'aimable accueil de Mme Buckley. La prochaine réunion musicale aura lieu le 28 novembre chez Mme Alden McLellan, 2403 Carondelet.

M. C. Taylor Gauche a lancé des invitations pour le mariage de sa fille Viola Cecile avec M. James Lathan Crandell, mercredi le quatorze novembre à quatre heures à l'église de l'Immaculée Conception.

M. Walter B. Spencer passe quelque temps à New-York.

Le mariage de Mlle Althéa Willoz avec M. George Brentford Mitchell a été célébré jeudi le 25 octobre à 6 heures à la résidence de la mère de la mariée, Mme C. Willoz. La maison était décorée pour la circonstance de palmes et de fougères. La mariée qui est entrée au salon au bras de son frère M. Sidney Willoz, portait une très jolie toilette en crêpe albatross blanc garni de dentelle. Une touffe de fleurs d'oranger drapait le voile de tulle qui tombait gracieusement sur sa jupe. Un bouquet de roses blanches noué de tulle complétait la toilette. Une réception intime a eu lieu à l'issue de la cérémonie. M. et Mme Mitchell sont en voyage de noces et occuperont à leur retour une résidence 841 Nord Remparts.

Mlle Fannie Minor est de retour d'un court séjour à Natchez.

Le juge Rost et sa nièce Mlle Lydia Sarpy sont revenus récemment de Baltimore où ils ont passé plusieurs mois.

Les nombreux amis de M. et Mme Charles Maurian apprendront avec plaisir leur arrivée dans notre ville où ils vont passer l'hiver.

M. et Mme C. F. Abbott sont de retour de New-York.

M. A. Ribet est arrivé la semaine dernière de l'Europe où il a passé près de six mois dans sa famille.

Le mariage de Mlle Clarisse E. Mauberret avec M. Robert Weiss, Jr, sera célébré mercredi le sept novembre.

Mme Frank Soulé est de retour d'un séjour d'un mois à St-Louis.

BLANCHE.

CUISINE

—

Pain d'épice de Dijon

Faire chauffer sur feu très doux 750 gr. de miel. Lorsque ce miel est fondu et seulement chaud pour pouvoir y maintenir le doigt, on y incorpore 750 gr. de farine tamisée. Mettre alors cette pâte dans une terrine que l'on couvre et place dans un endroit frais où on la laisse pendant 2 mois environ. Au bout de ce temps, on pétrit à nouveau la pâte en y incorporant 3 gr. de carbonate d'ammoniaque dissous dans une cuillerée à bouche d'eau. Après y avoir incorporé cette solution de carbonate on y mélange 2 gr. de bicarbonate de soude et 4 gr. d'acide tartrique en poudre. Lorsque le tout est bien incorporé à la pâte, on la termine en y mélangeant du zeste d'orange ou du citron râpé et des écorces de citron ou d'orange confites et hâchées ; on dresse celles ci dans de petits moules en ferblanc et on fait cuire à four très modéré. Une fois cuit on glace le dessus des pains d'épices en y passant un pinceau trempé dans de la glace royale préparée en travaillant ensemble un blanc d'œuf avec 35 gr. de sucre glace et on place les pains d'épice à l'entrée du four pour les faire sécher.

Confiture de marrons

Retirer la première et grosse peau à des marrons que vous recouvrez d'eau froide. Après les avoir fait cuire jusqu'à ce qu'ils puissent être facilement écrasés, on fait de les peler puis on les écrase et on les passe au travers d'un tamis de crin. On pèse alors cette purée de marrons, on met dans un petit poêlon d'office 350 gr. de sucre et 150 gr. de sirop de glucose ; on y ajoute une gousse de vanille pour parfumer ; on les mouille avec l'eau nécessaire pour faire fondre le sucre que l'on fait cuire jusqu'au petit cassé. On retire la gousse de vanille puis on verse le sucre peu à peu sur la purée de marrons que l'on délaye aussi. On donne un bouillon, puis on verse le tout dans des pots que l'on ne couvre que lorsque la confiture est complétement refroidie.

MENU.

—

DÉJEUNER

Allumettes au fromage
Boulili à la Polonaise
Escalopes de Veau chasseur
Salsifis frits
Galettes aux châtaignes

DINER

Potage crème de marrons
Paupiettes de langue de bœuf
Pigeon rôti
Salade de Barbe de Capucin
Pommes de terre sautées
Muffins aux confitures

Mémoires d'un Griffon.

—

Je suis un chien trouvé....

Une triste matinée de février, j'étais couché sur une place, près d'un banc. A chaque instant, sur cette place, se croisaient de grandes voitures qui marchaient toutes seules. Par moments, de faibles rayons de soleil venaient réchauffer un peu mes pauvres membres glacés. C'est tout ce que j'ai remarqué, car, désabusé des choses humaines et du bonheur, j'étais couché là, le museau dans mes pattes, sans préoccupation des allées et venues.

J'en étais là, perdu dans mes tristes réflexions, lorsque je sentis sur mon poil une main bien douce qui me caressait. Je levai la tête et je vis une jeune fille penchée sur moi. Alors je la regardai d'un air triste et suppliant qui voulait dire: "Oh! prenez-moi...."

Elle comprit. "Que tu es joli, pauvre chien," me dit-elle, et se tournant vers une amie que j'aperçus ensuite, elle lui dit, portant instinctivement la main à sa poche: "Comme il a l'air de souffrir! quel regard expressif! Ah! si j'avais quelque chose à lui donner!" Et j'entendis l'amie lui répondre: "Vous n'allez toujours pas lui donner un sou!...." Toutes les deux rirent. Je ne compris pas, car j'ignore ce que c'est qu'un sou. Mais je crus seulement qu'elles devaient s'intéresser à moi, car toutes les deux avaient l'air de m'aimer.

Puis j'entendis parler de m'emporter: était-ce un rêve? Ah! si cela était réel! moi si malheureux! et mon petit cœur battait fort sous mes grands poils.

L'aimable ma jeune protectrice l'encourageait à me prendre et l'adoption était presque décidée lorsque la voiture arriva et j'entendis un homme dire que les chiens n'y étaient pas admis.

Nouveau désespoir. Je tremblais, toujours couché sur la pierre froide et déjà j'allais être séparé de celle qui seule pensait à moi et que j'aimais déjà. Je levai les yeux sur ma protectrice et je m'aperçus que son visage s'était attristé ; elle me regardait avec pitié!

Je crus tout perdre et, ayant entrevu le bonheur, je souffris plus encore ; lorsqu'une voix douce me dit : "Reste-là, pauvre petit, c'est trop loin, je ne puis t'emporter, mais tout à l'heure, je t'enverrai chercher." Et elle disparut.

Je commençais à trouver l'attente longue lorsque je vis une bonne s'approcher de moi ; elle me fit quelques caresses et me prit dans ses bras. Je vis que c'était de la part de ma protectrice et que je serais bien accueilli, et je commençais à rêver de long et joyeux avenir chez des maîtres compatissants ; car j'entendais dire que je devais avoir de huit à dix mois et que c'était très jeune, et pourtant il me semblait que bien des événements s'étaient déjà passés.

Le chemin me parut très long et absolument inconnu ; on tourna enfin dans une allée tout étroite et, à une porte de jardin, j'aperçus ma jeune maîtresse qui me prit dans ses bras.

Les caresses me furent prodiguées ; on me présenta au salon où mon nouveau maître m'accueillit avec la même tendresse. J'entendis vanter mon regard expressif, mon poil gris fer si soyeux, que sais-je? lorsque tout à coup tous parurent subitement désappointés. Qu'avais-je pu faire? M'aurait-on trouvé ingrat ou indifférent à un si tendre accueil?....

Non ; mais on crut seulement que je n'avais pas de queue. Encore toute intimidé de ma nouvelle arrivée, je l'avais serrée entre mes pattes et elle disparaissait complètement sous mes longs poils, ce qui me rendait laid aux yeux de mes nouveaux maîtres. Ma jeune maîtresse seule ne m'en voulut pas et déclara qu'elle m'aimait tout autant.

Peu à peu on fit la découverte de mes talents ; on me vit tenir longtemps debout, on me reconnut craintif, obéissant et doux. Chacun voulait m'avoir : j'étais l'ami de la maison.

Après m'avoir brossé, soigné et mis une faveur rose dans mes poils gris, on me coucha mollement sur un coussin rouge, bien préférable aux pavés de la grande place. J'étais bien fatigué, mes maîtres me crurent malade, et l'on résolut de me montrer au médecin chargé de prodiguer ses soins à la race canine.

Je revis dans la journée l'amie de ma maîtresse qui vint prendre de mes nouvelles et apporter pour moi de beaux rubans roses, ce qui me toucha fort. J'étais devenu le joujou et l'occupation de tous. Jusque-là j'avais ignoré le bonheur. Et tout heureux alors, reposé par les bons soins et le paisible sommeil, tout confiant en mes maîtres, je commençai à connaître les plaisirs de mon âge : sauter après les balais en exercice, qui me semblait une amusette à mon intention, en mordiller les poils, cela était charmant! Courir au devant de mes maîtres après chaque courte absence et leur lécher les mains!

J'ajoutais même un peu de malice en poursuivant le chat de la maison, ce qui me valait de légères réprimandes de ma jeune maîtresse qui bientôt, craignant à tort de perdre mon amitié, venait vite m'embrasser et criait gaiment : Capi! Capi! Et comme je ne lui en voulais nullement, j'allais prendre place sur ses genoux.

Par le souvenir du jour où j'ai été recueilli, j'aimerai toujours mes maîtres.

LABEUR ET BONHEUR

—

LEGENDE

—

Notre premier père et notre première mère venaient d'être chassés du Paradis terrestre.

La terre était maudite : elle ne portait que des ronces, et il n'y avait pas une fleur dans ce pays d'exil. Ève s'en affligeait, car elle se rappelait les fleurs impérissables qui embellissaient les vallons de l'Eden. Adam allait travailler. Pendant tout la journée il ouvrit le sillon et y versa ses sueurs : les premières sueurs qui tombèrent du front de l'homme. Un ange les recueillit et alla les présenter, comme une libation amère, devant le trône du Dieu. Dieu répondit : C'est bien! Et les gouttes de sueur se changèrent en une rosée fécondante qui, durant la nuit, tomba doucement dans le sillon.

Aussi, quand vint l'été, le champ se couvrit d'une riche moisson. Mais il n'y avait, parmi les épis mûrs, aucune fleur qu'Adam pût porter à son épouse afin de réjouir son cœur, en lui montrant un sourire de la bouche de Dieu.

Notre mère, de son côté, travaillait tout le jour sous son abri de feuillage. Elle prit le froment, le broya sous la pierre, le pétrit avec l'eau de la source voisine, et elle fit le pain, soutien de la vie de l'homme.

Son front se mouilla de sueurs : les premières sueurs de la femme, plus amères que celles de l'homme.

Ce que Dieu ayant vu, il eut compassion de sa créature chérie.

A l'heure du repas, Adam et Ève s'assirent l'un près de l'autre au bord de la fontaine où se réfléchissaient les feux rouges du soir. Ève apporta le pain qu'elle avait cuit sous la cendre. Adam le prit, le bénit, le rompit, le partagea avec sa compagne aimée, et quand ils en eurent goûté, ils se dirent entre eux :

"Je ne savais pas que le goût des sueurs fût si doux!" Ils s'entretinrent de leur travail de la journée.

"Il ne m'a pas fatigué, dit l'homme. Je pensais, en liant les gerbes, que je travaillais pour toi.

—Et moi non plus, répondit la femme, car je savais que ce pain je le ferais avec toi."

Ils restèrent longtemps ainsi, louant et bénissant Dieu de ce qu'il les avait laissés l'un à l'autre, et de ce que, dans sa justice, il s'était souvenu de sa miséricorde.

Ils se disaient : "Dans l'Eden nous jouissions l'un avec l'autre et nous étions heureux sous le regard de Dieu. Mais souffrir l'un pour l'autre, c'est meilleur et plus grand encore. Nous ne le savions pas!"

En se disant cela, ils pleurèrent ensemble. Ce furent les premières larmes de bonheur qui, depuis l'Eden, tombèrent des yeux de l'homme ; car de telles larmes sont rares. Et la terre les reçut. Lorsque le lendemain, Adam et Ève revinrent à la même source, une moisson de fleurs en tapissait les bords.

C'étaient les premières fleurs que la terre portait depuis la malédiction. Elles étaient nées la nuit, sous cette rosée de larmes tendres et douces.

C'est aussi que, depuis ce temps là, sont nées toutes les fleurs de la vie.

DRAPEAUX.

—

... Lafeuillade mordillait sa moustache grise, tambourinait sur la nappe comme les roulements impérieux des trois sommations que prescrit le Règlement.

—Oui, s'écria-t-il, ce jour-là, tandis que la tourbe des sans-patrie nous montrait le poing, nous insultait, brandissait les drapeaux sinistres, les loques rouges et noires, avec des airs de défi, hurlait à la mort, vociférait les chansons de guillotine, je n'osais pas regarder mes hommes. Je sentais qu'ils avaient les yeux fixés sur moi et sur leurs autres chefs, "qu'ils ne comprenaient plus," qu'ils se demandaient pourquoi on les condamnait ainsi à ce supplice énervant et humiliant, on les laissait l'arme au pied, qu'ils attendaient impatiemment le signe des représailles, l'ordre de marcher, de balayer cette cohue, de faire la place nette. Depuis que j'ai l'honneur d'être officier, je ne crois pas avoir enduré de pareille souffrance, même dans la tristesse morne de la défaite, lorsque les baïonnettes allemandes nous poussèrent désarmés, épuisés par la faim et la fièvre, blessés, pauvre troupeau marqué pour l'abattoir, vers les casemates de Glogau. Et ce serait un chapitre de plus à ajouter au livre admirable et douloureux de notre Vigny. Condamner de braves gens dont la vie fut toujours irréprochable et blanche comme le folio de punition d'un livret tout neuf de conscrit, des vétérans qui, s'il le fallait, se feraient tuer jusqu'au dernier sans rompre d'un pas, des légionnaires dont les médailles attestent les états de service, à se transformer en bonshommes inertes de jeu de massacre, à encadrer de telles mascarades, quelle honte! D'aucuns, dans le rang, parmi les anciens qui se rappellent des temps meilleurs, en pleuraient de colère, en serraient le canon de leur fusil à le broyer. Et l'on fit demi-tour, je vous le jure, aussi prestement que M. Loubet et ses ministres, l'on rentra à la caserne, la tête basse, le cœur amer, comme après un enterrement sous des cinglées de pluie. Ah! je me le rappellerai longtemps, ce Triomphe!

Jean Muller, dont les yeux ont des luisances bleuâtres d'acier et qui semble quelque beau capitaine de reîtres, avec son teint coloré, ses larges épaules, ses cheveux roux, l'interrompit d'une voix de colère :

—Les drapeaux rouges, j'aurais voulu les arracher un à un, les déchirer moi-même, en faire les lambeaux avec quoi on leur ficelera les poignets, ou leur bâillonnera la bouche à tous ces braillards comme dans la semaine sanglante où nous reprîmes Paris. Je les hais et les hais jusqu'à ma dernière heure. Je les vois flotter dans l'autrefois sur ces barricades où tant des nôtres que les balles ennemies avaient épargnés s'abattirent au milieu des pavés. Je les vois dans les mains sales des mégères, des pierreuses qui offraient traîtreusement à nos petits troupiers des verres de vin empoisonné, des voyous qui nous assassinaient à bout portant aux coins de rues. Je les vois flamboyer, claquer dans le crépitement des incendies, dans l'effondrement des palais. C'est notre commandant trop brave que des misérables nous enlèvent, entraînent au fond d'un taudis, enduisent de poix et de pétrole, allument comme une torche. Ce sont les meilleurs du bataillon qui succombent à leurs horribles blessures. Et l'on s'étonne que nous ayons été sans pitié, que nous ayons rendu le mal pour le mal, que les murs aient été éclaboussés de sang! Qu'il vienne donc l'Homme providentiel, le Maître aux mains rudes, le Sauveur que Dieu nous doit, que nous attendons que nous désirons, qui nettoiera le pays, qui réveillera les énergies et les volontés, qu'il se hâte car les temps sont proches où tout cela recommencera, ou, à nouveau, derrière le chiffon rouge, l'on se cognera et l'on sautera! Et combien, parmi nous, commencent à envier secrètement et malgré eux l'heureuse Allemagne qui prospère, qui grandit, qui se fait respecter et craindre parce qu'elle est gouvernée, parce qu'elle a un jeune empereur au profil altier d'aiglon, au cerveau orgueilleux et puissant, à l'âme croyante et infrangible!

***

—Et moi, fit gravement Saissac, dont le large front garde la marque d'un coup de sabre furieux qu'il reçut au Soudan, je pensais, au milieu de leurs menaces et de leurs refrains canailles, à une autre fête déjà lointaine, à un autre Paris qui chantait avec nos clairons, nos tambours et nos musiques militaires, qui saluait de ses acclamations enthousiastes, affolées, comme une ère nouvelle, comme une résurrection, qui palpitait dans l'immense frisson des trois couleurs éployées à toutes les fenêtres, à tous les balcons, à tous les clochers, qui envoyait des baisers, qui jetait des fleurs aux drapeaux que l'on venait de nous distribuer, aux drapeaux neufs où les noms des vieilles victoires étaient brodés, évoquaient le passé glorieux, aux drapeaux comme impatients de recevoir le baptême du feu, qui dominaient les têtes découvertes, respectueuses, qui revenaient avec chaque régiment de la grande revue. N'aurais je pas haussé les épaules, alors, comme lorsqu'on supporte les sottises d'un fâcheux, si l'on m'eût dit que cette apothéose serait éphémère, que dans si peu d'années nous serions abreuvés de fiel, outragés chaque jour, réduits à serrer les dents, à supporter les pires offenses?

Les vieux, s'ils voient dans l'autre vie ce qui se passe parmi nous, ne doivent pas regretter d'être partis. Qu'ils seraient malheureux et déçus s'il leur fallait abdiquer leurs chères espérances, lire ce que nous lisons, entendre ce que nous entendons, supporter ce que nous supportons, se dire que le plus brave, le plus instruit, le plus héroïque dépend d'une poignée de sénateurs et de députés, fruits secs de province, frères trois points, pharmacoles, vétérinaires, avocaillons sans causes, est à la merci de la moindre dénonciation anonyme, du moindre rapport de policier équivoque, que chaque officier maintenant est presque un suspect! Je songe au désarroi où serait par exemple un brisquard tout d'une pièce comme l'était mon premier colonel, le père Sarmegeas, un luron qui se moquait de la mitraille comme d'une ancienne qui radote et se perd en chemin, et que nous avions surnommé pour ses boutades et sa bonne figure souriante "Marchegai." En Soixante-Dix, à Metz, lorsqu'on lui apporta l'ordre infâme de rendre le drapeau du régiment, il réunit les officiers et les sous-officiers—les rares qui tenaient bon encore, qui n'étaient ni éclopés, ni nettoyés, ni malades,—dans la maison de Bas-Saint Martin, où il était cantonné. La soie du drapeau, la cravate, s'effilochaient, le long de la hampe, trouées, déchirées, noircies par la poudre. L'Aigle avait les deux ailes tordues. Silencieux, solennel comme un curé qui va bénir une tombe, Marchegai brûla lui-même les débris d'étoffe tricolore. Lorsque ce ne fut plus qu'un petit tas grisâtre, il nous fit servir de l'eau de vie et jeta dans chaque verre une pincée de ces cendres précieuses. Puis, des sanglots dans la gorge, il essaya de crier "Messieurs, je bois à la revanche; je vous souhaite d'en être tous!" Les verres tremblaient dans nos doigts, et tandis qu'ils se heurtaient, que nous buvions tout à coup, dans le cœur, la garde d'honneur accoutumée présenta les armes, les clairons sonnèrent au drapeau à pleine gorge. La revanche, la cocarde, la gloire, est ce assez loin, hélas!

Et, tous émus nous parlâmes alors du carrousel magnifique et suggestif qui se déroulera dans le décor imposant de l'Ecole militaire, qui mêlera ses fanfares au tumulte de la foire du monde.

Ah! puisse le ciel être clair et somptueux comme un manteau de sacre, pour cet après midi de fête, puisse le soleil rayonner sur les beaux uniformes de l'épopée, de la vieille et de la nouvelle armée, sur les lances, sur les sabres, sur les casques et sur les schapskas!

Puissent toutes les âmes vraiment françaises communier dans le même élan de foi, s'unir dans le même rêve, se fondre dans la même clameur ardente et éperdue, au moment où les reliques des Invalides sortiront de leurs gaines, où le drapeau de la Garde Consulaire, le drapeau des grognards sans peur et sans reproche palpitera dans la lumière entre les drapeaux d'Austerlitz, d'Iéna et de Constantine.

L'ESPRIT DES AUTRES

—

—Ce pauvre Berlureau en avait assez de la vie, il s'est jeté à l'eau.

—Ce n'est pas une solution!

—Comment?...

—Evidemment, puisque l'homme n'est pas soluble dans l'eau.

—

On discute les mérites respectifs des grandes villes de France et l'on arrive, naturellement, à parler de Lyon.

—Laissez donc, un peuple d'égoïstes, de gens infatués d'eux-mêmes.

—Oh! vous exagérez étrangement.

—Du tout, chacun n'y parle que de *soie*.

—

Berlureau alpiniste :

—Superbe cette ascension! De la neige au mois d'août... et froide comme en plein hiver.

—

Entre deux domestiques :

—Sont ils avares, dans cette maison! Ils économisent sur tout!

—A tel point que madame et mademoiselle ont joué, l'autre jour, en même temps, sur le même piano!

—

—Le Maroc devient une villégiature à la mode. Etranges où l'on y offre des rafraîchissements aux visiteurs.

—Lesquels?

—Probablement du bandit *and* soda...

Fierst & Kraemer
LTD.
CONFISEURS
Manufacturiers,
POURVOYEURS,
833 Rue du Canal.
Phones Main—121.
" Main—2146-L.
23 Jan—1an